

Petit Journal de l'association

DEMAINS

D'Éveloppement huMAIN Nord Sud

Siège social: 15 rue de l'Aumônerie
49080 BOUCHEMAINE
02 41 77 19 89

contact@demains.org
www.demains.org



N° 9 – Octobre 2011

Spécial Katukapalli

Avec ce nouveau numéro du Petit Journal, nous allons retrouver Peter Daniel, jésuite indien, notre partenaire de la « Société Loyola pour le développement intégral des populations indigènes » (LITDS), à Katukapalli, au nord de l'Andhra Pradesh, à proximité de la frontière avec l'État de Chattisgarh.

Pour beaucoup d'entre nous, Peter Daniel est bien connu. Il était présent à l'Assemblée Générale à Gif-sur-Yvette, en mai dernier. Il l'était également en mai 2008 et mai 2009. C'est dire son attachement à la rencontre, à la connaissance mutuelle.

Pour lui: « la première réalité d'un partenariat n'est pas financière. J'ai un devoir de partager mes expériences, ma vie avec vous. Surtout, il y a la joie que je ressens de pouvoir redonner de la dignité aux pauvres, grâce aux donateurs. Je veux partager cette joie avec vous car elle vient de vous » (voir le CR de l'AG du 9 mai 2009).

Et réciproquement, des membres de DEMAINS vont en Inde pour le rencontrer sur place et mieux connaître et comprendre son combat auprès des plus pauvres.

Ainsi, Noëlle CHARBONNIER a partagé son quotidien du 25 octobre au 29 novembre 2006. Des extraits de son carnet de voyage ont été diffusés dans le Petit Journal n° 5 de juillet 2008 (voir le site internet <http://www.demains.org/>).

En janvier 2010, ce sont Françoise et Dominique LEVESQUE qui sont allés le retrouver. Le projet santé pour les tribus Koyas venait juste de se terminer, avec le soutien de DEMAINS de 2007 à 2009 inclus. Les trois journées passées avec Peter Daniel ont été d'une grande intensité. Les notes de Françoise sont très précises et exhaustives.

Dans le présent journal elles ont été classées en deux grandes parties.

Dans la première vous êtes invités à découvrir leur arrivée à Hyderabad, le voyage jusque Katukapalli, puis ce qu'ils ont vu et partagé auprès des populations tribales, leur quotidien fait de cueillette et de chasse, leur environnement. Il y a ensuite la description et la vie du collège, le dévouement des enseignants.

La seconde est consacrée à ce qui a été exprimé par Peter Daniel, ses convictions, les expériences qu'il a vécues. Il y sera également question de l'action violente des naxalites à l'égard des populations tribales, du mouvement de sécession du Tèlangana, mais aussi du combat pacifique mené par Father Bosco auprès de la cour suprême, pour défendre les droits des dalits chrétiens et musulmans.....

Bonne lecture.

Hélène LIABEUF

Voyage et rencontres

Samedi 16 janvier 2010 : arrivée à Hyderabad

Arrivée à Hyderabad à 13h15, après une nuit passée dans les avions et l'aéroport de Dubaï. Un quart d'heure suffit pour sortir de l'aéroport et retrouver Peter Daniel.

Dans la maison Saint Joseph où nous sommes logés, nous rencontrons diverses personnes dont un ancien directeur de *college* (première et terminale) qui a passé sa première année de retraite, 2006-2007, à Katukapalli. Il travaille maintenant avec l'association « Village Reconstruction Organisation » (VRO) dont l'objectif est de rendre la vie dans les villages suffisamment attractive pour dissuader les gens d'aller s'entasser dans les bidonvilles. (Il y a 150 bidonvilles à Hyderabad.)

« The 4 objectives of VRO are employment, enjoyment, environment, and enlightenment... The VRO believes that the village as a human settlement, a socio-economic entity, with an identity and history of its own, which has grown as a result of interaction with a particular eco system, should not only survive in modern society, but also should grow in strength. Its economy should be vibrant enough to provide employment to most of its inhabitants and it should be enabled to bargain with the larger world. One day the world is bound to discover that the village offers a pattern of

life, more sane, sustainable and humane than what modern cities have to offer today. »

(Les 4 objectifs de l'association VRO sont l'emploi, le bien-être, l'environnement et la connaissance. L'association VRO est convaincue que le village, en tant que lieu d'habitation et unité socio-économique, avec une identité et une histoire propres, dont le développement résulte de l'interaction avec un éco-système particulier, devrait non seulement survivre dans la société moderne mais aussi se renforcer. Son économie devrait être suffisamment dynamique pour procurer du travail à la majorité de ses habitants et il devrait pouvoir négocier avec le reste du monde. Celui-ci finira par découvrir un jour que le village offre un modèle de vie plus sain, durable et humain que ce que les grandes villes modernes ont à offrir aujourd'hui).

Difficulté d'imaginer, penser et préparer l'avenir dans un monde où tout change si vite.

Nous avons vu une chose que nous n'avions encore jamais vue en Inde : un scooter où la femme était assise devant, conductrice, et l'homme derrière, passager.

Dimanche 17 janvier 2010 : journée à Hyderabad

Au petit déjeuner, café noir, *idlis* et *sambar*.

Nous passons la journée avec Peter Daniel dans un immense (674 ha) parc d'attractions cinématographiques qui est en même temps un important studio ; une centaine de films y sont tournés chaque

année.

Nous sommes de retour à la maison Saint Joseph à 17h pour le thé. Il est prévu que, cette nuit, nous prenons le train pour Katukapalli. A six heures et quart, nos sacs sont prêts et une voiture vient nous chercher pour nous conduire quelques rues

plus loin, jusqu'à la maison que Peter Daniel partage avec le Père Bosco et le Père Paul (ancien professeur de physique). La maison voisine est occupée par trois religieuses qui ont la charge d'une quarantaine de petites filles dont les parents sont en prison.

Ce soir, dimanche, Peter Daniel et Father Paul y disent la messe. Nous les accompagnons. Après une messe très simple, très chaleureuse, qui n'a pas duré plus d'une demi-heure, dîner très sympathique devant la télévision (2^{ème} partie - 1).

Nous partons à la gare vers 10 heures du soir pour un train prévu à 22 h 45. Mais aujourd'hui, le train est en retard – ce qui est inhabituel contrairement à ce qu'on pourrait croire. Il finit par arriver et démarre vers minuit. Il ressemble beaucoup aux trains-couchettes qu'on peut prendre en France : couchettes sur trois niveaux de chaque côté du compartiment, draps et taie d'oreiller sous pochette en plastique. Mais les couloirs sont plus larges et il y a deux couchettes supplémentaires de l'autre côté du couloir.

Lundi 18 janvier 2010 : arrivée le matin à Badrachalam puis Katukapalli

Nous arrivons à Badrachalam Road à six heures du matin. Le 4x4 de LITDS nous y attend. Bientôt le jour se lève. Nous nous arrêtons à Badrachalam pour acheter du poulet pour les enfants. Badrachalam est la ville où, selon la légende, eut lieu le mariage de Rama et Sita.

Le marché aux poulets a été déplacé récemment du centre ville vers la périphérie. Il est sept heures du matin. Il fait frais mais le soleil brille. Sans doute à cause de l'heure matinale, il y a encore très peu de monde au marché. Nous attendons patiemment que tous les poulets soient coupés en morceaux. Cela fait beaucoup de morceaux. Il y a normalement 300 enfants internes à Katukapalli, mais tous ne seront pas revenus de vacances : aujourd'hui moins d'une centaine seront présents. La fête de Pongal * le 14 janvier, fête des moissons datant d'avant l'hindouisme, vient de se terminer mais les élèves sont partis avec deux jours de retard pour attendre la visite du Provincial de Belgique et beaucoup ne rentreront que demain ou après-demain. (2^{ème} partie – 2).



Accueil à Katukapalli

Quand les poulets sont prêts, dans des sacs en plastique, nous reprenons la route. Nous arrivons à Katukapalli vers huit heures. Nous sommes attendus. On nous offre des colliers de fleurs. Les enfants chantent et dansent pour nous.

Peter Daniel nous présente le directeur de l'école, Father Maria, qui a l'air très sympathique, simple et chaleureux. Le jeune jésuite, Fr. Jeyaseelan, qui a succédé à Peter Daniel, est absent : il se trouve actuellement à Chennai pour y prononcer ses vœux.

Les enfants se sont installés dans la cour de l'école, assis par terre, pour leur petit déjeuner, les filles avec les filles et les garçons avec les garçons, groupés par village et par classe d'âge..



Petit déjeuner des garçons

Une jeune fille me met dans la bouche un peu du contenu de sa gamelle, une sorte de boulgour. Ce n'est pas mauvais, ni très bon non plus.

Tous mangent avec leurs doigts. Il n'y a pas cours ce matin. Les enfants profitent des vacances pour faire de petits boulots et gagner un peu d'argent.



Petit déjeuner des filles

Puis tous les adultes se retrouvent dans la salle à manger pour le petit déjeuner. Il y a là, avec Father Maria, un jeune jésuite, Fr. Sudhakar, professeur de mathématiques, et trois religieuses, Sr. Amala, responsable de l'intendance, et deux infirmières, Sr. Mark et Sr. Lilly.

Il y a aussi à Katukapalli, deux religieuses enseignantes.

Pongal, l'une des fêtes les plus importantes du Tamil Nadu, est une sorte d'équivalent du « Thanksgiving day ». On rend grâce pour les récoltes de l'année qui s'achève et on salue le commencement d'une nouvelle année de récoltes. Les maisons sont décorées, on achète de nouveaux vêtements et les femmes préparent des plats traditionnels. Les festivités durent 4 jours :

- le premier jour se fête en famille en l'honneur du dieu Indra, le dieu des nuages qui donnent la pluie,*
- le deuxième jour, le jour du Pongal, le plus important, est dédié au soleil. On met à bouillir du riz avec du lait frais et de la mélasse ou du sucre brun, tôt le matin, en laissant le mélange déborder,*
- le troisième jour est consacré aux vaches et aux buffles. La légende dit qu'ils acceptèrent d'aider l'homme à labourer à la seule condition d'être fêtés et honorés une fois par an : ils sont lavés et leurs cornes sont peintes,*
- le quatrième jour est célébré par les femmes pour la prospérité de leurs frères et de leur famille.*

Lundi 18 janvier : départ à 9h de Katukapalli pour la tournée avec Sr. Lilly infirmière – découverte des villages, de ses habitants, des modes de vie, de l'environnement.

Après avoir déposé notre petit bagage dans nos chambres, nous nous retrouvons à neuf heures pour accompagner Sr. Lilly dans sa tournée du lundi. Elle sort trois jours par semaine, dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres autour de Katukapalli. Avec nous, il y a Father Maria, deux jeunes hommes et le chauffeur du 4x4. Au départ, la route est toute droite, en bon état ; elle n'a que deux ans et a été payée par le gouvernement. Mais elle n'est pas très large ; on y croise d'extrême justesse un gros moto-rickshaw. Nous roulons pendant plusieurs kilomètres sur cette route avant de la quitter pour une autre, plus petite et pleine de trous. Nous nous arrêtons dans un premier village ; quelques personnes viennent à notre rencontre, une jeune femme avec un bébé sur la hanche, un homme avec un tambour, un autre avec un arc en bois, très simple, et des flèches. Ils sont venus nous les montrer. Les tambours sont utilisés lors des fêtes et les arcs la nuit, pour chasser les oiseaux endormis dans les arbres ou les lapins sauvages. Les adivasi (aborigènes) se nourrissent encore beaucoup de chasse et de cueillette. Ils élèvent aussi des chèvres et des petits cochons noirs, et ils cultivent quelques champs ; on voit des meules de paddy (riz) de temps en temps.

Mais une grande partie de leur nourriture vient de la forêt.

La forêt fournit aussi le bois qui leur sert à construire leurs maisons ainsi que les solides palissades qui bordent certains chemins ; faites de troncs juxtaposés qui nous arrivent aux épaules, elles empêchent le bétail d'aller pâturer dans les champs.



Un tambour

Les adivasi gagnent le peu d'argent qui leur est nécessaire en vendant des feuilles de tabac qu'ils ramassent dans la forêt l'été (60 de ces feuilles, roulées pour faire des bidis, sorte de cigarettes, sont vendues 100 roupies) ou en fabriquant des balais avec de hautes herbes en forme de plumeau. Un balai est vendu 1 roupie. On voit partout ces balais sécher sur les toits.

Pendant que Sr. Lilly soigne les quelques personnes malades qui se présentent, le 4x4 servant de dispensaire ambulatoire, nous continuons à pied. L'habitat est dispersé : les différents villages, éloignés les uns des autres de quelques kilomètres, ne regroupent que quelques huttes. Ils sont déserts.



Une maison de village

Nous marchons sur un chemin étroit dans une forêt très clairsemée. Father Maria nous montre des vippas, l'arbre providence des habitants de la forêt. C'est un grand arbre dont les fleurs sont comestibles et dont les graines fournissent une huile alimentaire. Un peu plus loin, il nous montre un autre grand arbre qui porte une sorte de haricot dont les grains ont un goût de fleur d'acacia. Et une sorte de palmier dont la sève est collectée comme celle des érables au Canada. On trouve aussi dans la forêt des citronniers et des manguiers.



Un vippa, l'arbre providentiel

Nous rejoignons le 4x4 et Sr. Lilly dans un autre village. On lui a amené un enfant qui a de la fièvre depuis trois jours. Il a droit à une piqûre, un autre aussi. Les patients sont presque tous des enfants amenés par leur mère. Les consultations sont très brèves. Les maladies sont réparties en trois grandes catégories : fièvre, toux ou diarrhée. On prend la température de ceux qui ont de la fièvre ; on leur donne du paracétamol et, si la fièvre est forte, on leur fait une piqûre d'antibiotique ; ceux qui ont de la diarrhée reçoivent un antidiarrhéique et ceux qui toussent, un sirop contre la toux.



Sr. Lilly recueille de la sève d'un palmier

Nous reprenons la route, sur des pistes variées, tantôt blanches et caillouteuses, tantôt en latérite rouge foncé. Nous apercevons une église au milieu des rizières et encore une petite église à l'entrée du village où nous nous arrêtons. Ce village est situé à la frontière de l'Andhra Pradesh et du Chattisgarh. On voit les ruines d'un ancien poste de police transféré en ville. Il y a dans ce village un point de vente où les gens viennent échanger contre du paddy, ce qu'ils tirent de la forêt : balais, gomme extraite des arbres et débitée en petits morceaux (une femme est assise dehors, occupée à ce travail)... Ils peuvent venir de loin, soit à pied, soit à vélo.

Nous reprenons la voiture. On voit quelques champs de coton, des aréquiers, quelques buffles gris, quelques vaches blanches, cochons, chèvres coqs et poules. Les champs sont moissonnés et secs. On peut, habituellement, faire deux récoltes de riz par an mais cette année, à cause du manque de pluie, on n'a pu en faire qu'une seule. Le dernier village où nous nous rendons est éloigné et difficile d'accès. Nous l'atteignons finalement, par un chemin sablonneux et herbeux.

Certains villages possèdent une école gouvernementale, mais pas ce petit village trop peu accessible. C'est LITDS qui y a ouvert une école pour les premiers niveaux. Ensuite les enfants vont poursuivre leurs études à Katukapalli. Il y a actuellement 4 enfants du village en *Xth standard* (classe de seconde et dernière année de *high school*) à Katukapalli, dont un des deux garçons qui nous accompagnent.

Nous visitons l'école, ouverte à tous vents, sous un simple toit de palmes. L'instituteur, payé par LITDS, habite un village voisin. 24 enfants sont scolarisés dans cette école. Ils y apprennent les mathématiques et le télougou. « Quand les enfants seront éduqués, ils reviendront au village. » On ne peut s'empêcher de se demander s'ils reviendront vraiment. Non pas tant à cause des conditions matérielles qu'à cause des relations nécessairement limitées qu'on peut y avoir. Mais peut-être en sera-t-il autrement dans l'avenir. Peut-être, avec l'évolution des moyens de communication, reviendront-ils ?...

Ce village a été sélectionné en raison de son éloignement. Il n'a pas l'électricité. LITDS a offert une pompe. Aujourd'hui, les gens en voudraient une deuxième car la

population humaine et animale du village a augmenté.



L'école de village créée par LITDS

Sr. Lilly distribue du sirop pour la toux, soigne un abcès de poitrine... Il est midi et demi passé quand nous prenons le chemin du retour, un chemin très défoncé. Pendant la saison des pluies, ces pistes sont quasiment impraticables. Nous apercevons une troisième église. Et beaucoup de singes au bord et au milieu de la route. En nous voyant arriver, une maman singe saisit son bébé, le met sur son dos et se dépêche de se ranger. Quand nous arrivons à Katukapalli, le déjeuner nous attend.

Lundi 18 janvier : après-midi visite de l'établissement scolaire de Katukapalli, créé par Peter Daniel

Après le déjeuner, nous croisons cinq jeunes infirmières, toutes de blanc vêtues, et cinq élèves infirmières venues voir Peter Daniel.

On sent entre elles et lui un attachement réciproque. Aux infirmières, qui viennent de terminer leurs études, Peter Daniel voudrait trouver une place dans un hôpital d'Hyderabad pour qu'elles y acquièrent de l'expérience. À Katukapalli, les filles qui vont jusqu'au bout de leurs études deviennent infirmières, les garçons instituteurs, chauffeurs, mécaniciens...

Après la sieste et le goûter, Fr. Sudhakar nous fait visiter l'école. Il y a quinze enseignants, payés 2000 Rs par mois — ce qui n'est pas beaucoup — qui s'occupent des enfants matin et soir. Le matin, ils font la classe et l'après-midi, ils donnent des cours de soutien. Chaque classe compte quarante élèves. Dix ordinateurs sont à leur disposition à partir de la Cinquième. Se servir des ordinateurs les aide à apprendre l'anglais. Fr Sudhakar, lui, a dû apprendre le koya pour que les enfants le comprennent.



Infirmières diplômées



Elèves-infirmières

Il nous montre sa salle de classe, avec un côté pour les filles et un côté pour les garçons, la salle des ordinateurs, sa chambre (très encombrée : il y stocke les livres, cahiers et savons pour les enfants ; il y range également une sono pour la musique des enfants). Il nous montre ensuite le dortoir des jeunes garçons. Aucun n'a de box car ils ne possèdent presque rien (2 ou 3 vêtements, c'est tout). Les filles, elles, ont des box, les garçons plus âgés aussi. Il y a 170 garçons et 113 filles.

Fr Sudhakar nous explique que, chez eux, les enfants ne mangent que deux fois par jour, à 10 h et 18 h, tandis qu'à l'école, ils font trois repas, à 7h 30, 12h 30 et 19h 30. Avec trois repas, on leur donne envie de rester. Parce qu'au début, ils ne veulent pas rester, ils préfèrent jouer, aller chasser les animaux dans la forêt... Nous visitons les installations sanitaires (il y a des cours d'utilisation des toilettes), la cuisine, le jardin (où poussent quelques légumes : on reconnaît des aubergines).

Dans la forêt, les aborigènes ne cuisinent pas, ils mangent cru ou grillé.



Les filles les plus âgées épluchent les légumes pour le repas du soir

Les premières constructions étaient faites avec un simple petit muret et un toit de palmes, entièrement ouvertes sur l'extérieur. Mais il y a beaucoup de serpents et certains trouvaient refuge dans les palmes. Des constructions plus fermées ont remplacé les anciens bâtiments.

Un gardien surveille l'école à cause des naxalistes (guérilla d'inspiration maoïste). Ils attaquent les villages la nuit. Quelquefois, les villageois effrayés viennent dormir sur les terrasses de l'école et repartent le matin, discrètement.

Lundi 18 janvier : 17 h visite du village de Katukapalli

À 17h, nous retrouvons Peter Daniel pour visiter (à pied) le village de Katukapalli. Father Maria nous accompagne. Nous passons devant un grand terrain irrigué grâce à deux moteurs (de 30000 Rs chacun). C'est ce qui reste du programme "buffles", qui n'a pas été poursuivi parce que priorité a été donnée à l'éducation et à la santé.



Champ irrigué

Contrairement à ce qui se passe ailleurs (" dans la plaine ") où on craint les voleurs et où on rentre les buffles le soir, ici les buffles passent la nuit dans les champs ; on déplace progressivement les clôtures si bien qu'à la saison des pluies, tous les champs sont bien fertilisés. À Katukapalli, on ne craint les voleurs que pour le fil électrique. Du fil électrique a été volé à Peter Daniel et deux personnes allant aux toilettes la nuit ont été électrocutées. Une pompe alimente le village en eau. Le gouvernement doit installer bientôt un château d'eau.

Sur l'étroit chemin que nous suivons, nous sommes rejoints par une jeune femme en sari bleu qui s'approche de Peter Daniel, en larmes. Elle a perdu son mari récemment ; il s'est suicidé – la laissant avec trois jeunes enfants – à un moment où Peter Daniel était absent de Katukapalli. Il nous dira plus tard qu'il ne sait pas ce qui s'est passé. Il a emmené une fois ce jeune homme à l'hôpital et a payé tous les frais d'hospitalisation. La jeune femme lui en a

été très reconnaissante. Et cela se voit. Et aussi que c'est de lui qu'elle attend assistance et encouragement. Elle le suit, ne le quitte pas, elle marche en pleurs à ses côtés comme s'il était la seule personne au monde sur qui elle puisse compter.

L'habitat est dispersé ; nous allons de maison en maison en suivant de tout petits chemins. Dans une de ces maisons, une femme est en train de fabriquer une boisson alcoolisée à partir de fleurs de vippa, avec un alambic très simple à trois compartiments. Le compartiment inférieur, posé sur le feu, contient le mélange à distiller. La vapeur se condense dans le compartiment intermédiaire et le compartiment supérieur assure la réfrigération nécessaire. La femme ne cesse de siphonner l'eau chaude et de remettre de l'eau froide dans ce compartiment. L'alcool condensé s'écoule goutte à goutte du compartiment intermédiaire dans une bouteille posée sur le sol.

Nous sommes allés jusqu'à la maison de la jeune veuve, une petite maison propre et claire où elle vit avec sa belle-mère et ses trois enfants. Les deux femmes nous ont montré la photo, encadrée, de leur fils et mari disparu. La jeune femme est active dans un groupe de femmes du village. Elle *struggles a lot* (se bat beaucoup) pour gagner sa vie. Récemment, elle a demandé à sa fille aînée qui a dix ans de quitter l'école pour travailler comme coolie. Une femme coolie gagne de 60 à 70 roupies par jour.

Nous prenons le chemin du retour. Le bétail vient boire, le soleil se couche, tout rouge derrière les palmiers et autres arbres. On aperçoit dans le lointain de jeunes arbres plantés par l'usine de papier qui exploite (" détruit " a dit Peter Daniel) la forêt. (2^{ème} partie – 3).

Il est 18h quand nous rentrons. Les enfants sont au travail dans les salles de classe. Avant le dîner, ils nous offrent un petit spectacle de danse.

Conversations avec Peter Daniel

1 - Au cours du diner du dimanche 17 janvier au soir à Hyderabad

Peter Daniel nous dit qu'une expérience longue de 19 ans lui a appris que deux

choses seulement sont utiles aux pauvres : l'éducation et la santé

2 - Lundi matin 18 janvier, au marché de Badrachalam, pendant la préparation des poulets pour le déjeuner à Katukapalli

Peter Daniel revient sur l'importance de l'éducation et de la santé. Éducation : même si les enfants ne sont scolarisés que pendant trois ou quatre ans, plus tard ils voudront que leurs enfants fassent des études : c'est gagné à la seconde génération. Santé : au moindre accident de santé, la famille doit emprunter à des usuriers, à des taux très élevés, et ne s'en sort plus. Les gens sont très reconnaissants de ce qu'on fait pour eux quand ils sont malades.

Il nous raconte l'histoire d'un musulman devenu son ami. Cet homme possédait une charrette et deux buffles et gagnait sa vie comme transporteur. Un jour, un camion a percuté l'attelage, démoli la charrette, tué les deux buffles, et cassé la jambe de leur propriétaire. Une fois rétabli, celui-ci n'avait plus aucun moyen de subsistance. Peter Daniel lui a suggéré d'acheter des ailes de poulet, de fabriquer des beignets avec des fleurs de vippa et de les vendre 5 roupies (10 centimes d'euro) aux coolies (conducteurs de rickshaw). Ça a très bien marché et cet homme est maintenant propriétaire d'un hôtel. Paragraphe à justifier et même script que

Peter Daniel nous raconte aussi comment il a fait la connaissance du docteur Somaiah, qui est également devenu son ami. Une nuit, il est arrivé à Badrachalam à deux heures du matin, avec une femme enceinte qui n'arrivait pas à accoucher. À l'hôpital du gouvernement, personne n'a voulu s'occuper d'elle. Il a fait le tour de plusieurs cliniques ; partout, il a été éconduit, avant d'arriver, enfin, à trois heures du matin, chez le Docteur Somaiah, qui a sauvé la vie de la mère et de l'enfant.

Il nous raconte encore qu'un jour, il est arrivé à l'hôpital du gouvernement avec, dans ses bras, un enfant qui avait le choléra et qui s'était sali et avait sali par terre. On lui a dit de prendre la serpillière, de nettoyer le sol et de nettoyer l'enfant, ce qu'il a fait. Et quand ensuite, il a demandé à ce que l'enfant soit soigné, on lui a répondu qu'il n'était que de la merde (ce sont les intouchables qui, traditionnellement, s'occupent des ordures) et qu'il pouvait aller voir ailleurs. Il est allé chez le Docteur Somaiah et, avec 4 flacons de perfusion, l'enfant a été sauvé. En entendant cette histoire, je me dis que l'égalité que certains n'aiment pas, est quand même une grande chose.

3 - Lundi 18 janvier - pendant la visite du village de Katukapalli en fin d'après-midi

Peter Daniel nous explique comment il a démarré la mission de Katukapalli en créant des groupes de femmes. Il fallait réunir, une fois par mois, 44 femmes. Pour qu'elles viennent, il a distribué de l'huile et de la farine (blé et maïs) aux femmes enceintes et à celles qui allaitaient. Pendant

deux ans. Au bout de deux ans, les femmes avaient pris l'habitude de se réunir. Il a arrêté la distribution pour qu'elles ne deviennent pas dépendantes et il a démarré l'école. Il y a quatre groupes de femmes dans ce village, 600 groupes en tout.

4 - Lundi 18 janvier – rencontre avec le Docteur Somaiah en soirée

Il est dalit, et pour pouvoir faire des études de médecine, c'est à dire pour avoir une bourse du gouvernement, il a dû cacher le fait qu'il est chrétien et se déclarer hindou. Il nous dit qu'il y a 15% de chrétiens en Inde mais 70% de chrétiens chez les dalits. « Si les dalits chrétiens pouvaient obtenir les aides gouvernementales, tous les dalits deviendraient chrétiens.

« Dans les régions christianisées de l'Inde (le Sud), il y a eu beaucoup de développement. En Assam, à Hyderabad, beaucoup moins. » Lui et Peter Daniel semblent attribuer ce développement au christianisme. On peut penser à deux interprétations possibles de cette différence :

- 1. Les chrétiens ont un sens de l'égalité qui n'existe pas dans l'hindouisme.

(Un article lu dans le quotidien *The Hindou* rapporte la mort d'un jeune homme de 25 ans d'une crise cardiaque dans la gare de Dindigul ; les clefs de la porte réservée aux VIP qui aurait permis le passage de l'ambulance et du matériel d'assistance respiratoire, ont été introuvables et personne dans la gare — employé ou passager — n'a voulu aider l'infirmière à transporter le malade.) Mais le sens de l'égalité n'existe-t-il pas dans l'islam autant que dans le christianisme ?

- 2. Les chrétiens ont reçu beaucoup d'argent de l'Occident. J'imagine que cette lecture est celle des hindouistes et qu'elle est alimentée par le prosélytisme évangélique actuel. Il y a peut-être aussi d'autres explications, plus économiques.

5 - Mardi 19 janvier : en allant au musée le matin

Dans le taxi, Peter Daniel nous explique que dans le Chattisgarh, les naxalistes * chassent les Gothikoyas de leurs villages. Ceux-ci se réfugient en Andhra Pradesh près de la frontière où ils reconstruisent de nouveaux villages. Ces villages ne sont pas reconnus par le gouvernement de l'Andhra Pradesh. LITDS cherche à les organiser pour qu'ils le soient, ce qui leur ouvrirait un certain nombre de droits. Par exemple, le gouvernement prend en charge l'éducation dans les villages koyas de l'Andhra Pradesh qui, maintenant, sont bien organisés. Il prend en charge les frais d'ambulance à hauteur de 90% pour les villages situés près de la route, quand l'ambulance est appelée par les groupes de femmes. LITDS voudrait amener les Gothikoyas au même niveau d'organisation.

Peter Daniel nous dira aussi que ce n'est pas parce qu'ils ont peur des naxalistes que les gens de LITDS ne vont pas, la nuit, dans les villages situés près de la frontière. (Les sœurs y vont le jour ; un jour, une sœur a rencontré une troupe de naxalistes et a apostrophé leur chef : « Pourquoi n'abandonnes-tu pas ton fusil

pour venir travailler avec nous ? » Il lui a répondu de rester calme.) Les gens de LITDS ne vont pas dans les villages frontaliers la nuit pour que la police ne les accuse pas de soutenir les naxalistes. J'apprends que beaucoup de naxalistes sont des chrétiens. « Quand, dit Peter Daniel, les gens voient leurs maisons incendiées, leurs ressortissants violentés, qu'ils n'ont aucun recours auprès du gouvernement, ils deviennent naxalistes... Ce n'est pas en essayant de tuer le maximum de naxalistes que le gouvernement se débarrassera d'eux. Ils seront remplacés.

C'est en luttant contre la pauvreté et contre l'injustice. » Il ajoute que lui-même a ressenti la tentation de la violence, en réaction à l'impuissance. Le gouvernement avait accordé une subvention pour un réservoir d'eau dans un village. Le réservoir n'arrivait pas. Peter Daniel est allé se renseigner. On lui a montré les papiers prouvant qu'il avait été commandé, payé, livré. Tous les papiers étaient là. Il n'y avait aucun recours possible. L'argent avait disparu. « Au Gujarat, il y a prohibition de l'alcool. Résultat : c'est l'état où on en vend le plus, parce que le bénéfice va entièrement dans la poche des gens au

